*Ami du Clergé* du 8 décembre 1949

Deuxième partie : **PRÉDICATION**

## SOMMAIRE

**Pour le Jour de l'an 1950.** — Une année sainte, 369.
**Fête de l'Epiphanie.** — L'admirable foi des Mages, 370.
**Entretiens sur l'Action Catholique.** — XLIII. *L'Action Catholique et Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus* : Sainte Thérèse, modèle et patronne de l'A. C. *(Discours de S. Ex. Mgr Courbe, au Congrès thérésien de 1947)*, 372.

## POUR LE JOUR DE L'AN 1950

### UNE ANNÉE SAINTE

Mes frères,

C'est toujours avec les mêmes formules que nous échangeons nos vœux. La plus courante est sans doute celle-ci : *Bonne année ;* on la complète et on l'explique parfois en disant : *Bonne et heureuse année ;* mais j'ai aussi entendu dans des milieux religieux ou très chrétiens : *Bonne et sainte année !* Au début de cette année de grâce 1950, telle me semble bien le souhait à retenir : *Sainte année !*

En effet, m. f., Sainte, cette nouvelle année doit l'être et par *ses souvenirs*, et par *sa grâce*, et par *nos efforts*.

*Par ses souvenirs*

Chaque année, nous avons au calendrier des jours, une semaine, des périodes qui portent ce nom : par exemple : le jeudi et le vendredi saints, la semaine sainte, le saint temps du carême. On les appelle ainsi à cause des grands et saints événements dont ils sont l'anniversaire. Le Jeudi Saint c'est l'anniversaire de l'institution de l'Eucharistie et du Sacerdoce, le Vendredi Saint l'anniversaire de la mort de Notre-Seigneur sur la croix, la Semaine Sainte l'anniversaire de sa Passion.

Eh bien ! c'est à ce titre d'abord que l'année 1950 doit être une année sainte. Pendant ses douze mois, elle va commémorer l'avènement de Notre-Seigneur sur la terre. Les autres années nous célébrons cet avènement à la fête de Noël, pendant son octave, le cours du temps de Noël, c'est-à-dire la durée de quelques semaines ; mais tous les vingt-cinq ans, donc en 1950, nous prolongeons cette célébration tout au cours de l'année, jusqu'à la Noël suivante.

Ai-je besoin de vous en dire la raison, quand cette pratique s'accorde si bien à nos modes humaines. Chaque année, par exemple, nous marquons les anniversaires des dates importantes de notre vie : de la naissance, du mariage, de la prêtrise ; mais quand reviennent les 25 ans ou les 50 ans de ces événements, alors c'est vraiment fête : noces d'argent ou noces d'or. Comment l'idée ne nous serait-elle pas venue d'en agir ainsi avec la naissance du Fils de Dieu, date la plus mémorable de l'histoire ?

Ainsi par ce souvenir qu'elle apporte l'année 1950 doit être année sainte entre toutes. Avec la venue du Fils de Dieu dans le monde une ère nouvelle commence pour l'humanité. Et elle commence par un événement sacro-saint, l'apparition sur la terre de Celui qui est la sainteté même et qui descend jusqu'à nous afin de nous sanctifier un jour par son sang rédempteur.

*Par sa grâce*

A ce seul point de vue l'année 1950 mériterait le nom d'année sainte.

Mais, elle l'est encore à cause de la grâce qu'elle porte en elle.

En effet, à cet anniversaire plus solennel de l'avènement du Fils de Dieu, l'Eglise a voulu attacher des faveurs spéciales de sanctification. Je ne les énumérerai pas toutes : l'occasion nous sera donnée d'y revenir plus longuement au cours de cette année. Pourtant comment ne pas indiquer dès à présent la grande grâce spéciale de l'indulgence plénière extraordinaire, c'est-à-dire, remise de toute la peine temporelle due à nos péchés pardonnés ?

Sans doute vous avez d'autres moyens et plus fréquents et plus faciles, de gagner des indulgences plénières. N'allez pas pour autant faire peu de cas de l'indulgence du Jubilé. Vous l'aurez remarqué : je l'ai appelée indulgence plénière extraordinaire.

Et elle est extraordinaire, non pas en ce sens qu'elle serait plus large. Toute indulgence plénière, justement parce que plénière, s'étend à toute la peine temporelle encourue par nos péchés. Elle est extraordinaire parce que par tout un ensemble de circonstances, il y a beaucoup plus de chances que nous puissions estimer raisonnablement que nous l'avons gagnée.

En effet, pour le gain des autres indulgences plénières, par le fait même des facilités qu'elles offrent, il y a grand danger que nous n'apportions pas les dispositions nécessaires pour en bénéficier. Pour l'indulgence au contraire du Jubilé, tant du côté de Dieu, de l'Eglise et des fidèles, tout concorde à assurer le bénéfice de cette amnistie générale. Dieu plus honoré sera plus favorable à notre faiblesse, l'Eglise se fera plus libérale de ses pouvoirs de pardon, les fidèles apporteront dans leur ensemble des dispositions meilleures de repentir et de volonté de renouveau.

*Par nos efforts*

Cela vous laisse déjà entrevoir que cette année, malgré tous les souvenirs et toutes les grâces qu'elle porte en elle, ne sera vraiment pour chacun d'entre nous l'année sainte que grâce à nos efforts et à notre coopération.

C'est la loi générale : Aide-toi et le ciel t'aidera. Dieu qui nous a créés sans nous ne nous sauvera pas sans nous.

Quand nous échangeons ces vœux de nouvel an, ce souhait serait inefficace, il ne serait qu'un témoignage d'amitié, s'il n'incluait une prière implicite à Dieu de bénir l'année qui commence et s'il ne rappelait qu'il appartient à chacun d'entre nous avec cette aide de Dieu, en correspondant à la grâce, de faire cette année bonne et heureuse.

Pour le plus grand nombre d'entre les fidèles — il y a des exceptions, comme celle des malades — le bénéfice le plus apparent de cette année sainte, je veux dire l'indulgence jubilaire, ne pourra être acquis, cette année, que par le pèlerinage à Rome. Beaucoup ne pourront réaliser cette condition et remettront à l'an prochain de gagner l'indulgence du

Jubilé, quand elle sera étendue à toute la chrétienté. Pourtant, m. f., parmi ces retardataires, s'ils y réfléchissaient, il en est peut-être plus d'un qui pourrait faire le sacrifice de temps et d'argent pour ce pèlerinage dont ils rapporteraient avec d'heureux souvenirs des avantages inappréciables pour leur vie chrétienne.

Avez-vous calculé, par exemple, la somme énorme dont grèvent votre budget annuel tant de futilités courantes : tabac, parfums, jouets... si vous me permettez d'entrer dans le détail. Sans les supprimer totalement, seulement en les réduisant, serait-il impossible de constituer les économies nécessaires pour ce pèlerinage ? Nous aurions tort de ne pas réfléchir un peu à cela et d'éluder la question.

De toute façon, il est d'autres bénéfices spirituels de l'année sainte que nous pouvons tous nous ménager dès à présent, sans attendre 1951, en entrant dans le grand courant de ferveur qui va se créer dans toute l'Eglise à l'occasion de l'année sainte.

* *

Voilà, m. f., les vœux tout particuliers que je forme pour vous au début de l'an de grâce 1950.

An de grâce : c'est une expression consacrée et qui se justifie chaque année pour toutes les âmes de bonne volonté. Le temps est un don que nous fait le bon Dieu pour opérer le bien. Nous pouvons et nous devons toujours en faire profit.

Mais si l'expression vaut chaque fois, elle vaut surtout pour cette année 1950, à cause de tout ce que je viens de vous dire.

Primitivement le jubilé ne fut décidé que pour tous les cent ans. Puis on le porta aux cinquante ans. Enfin on le répéta et on le répète encore à chaque quart de siècle.

Pourquoi ?

Parce que l'Eglise, dans son souci des âmes, estima que bien peu en profiteraient s'il n'était célébré que chaque siècle ou chaque demi-siècle.

Alors, répondons à cette sollicitude de l'Eglise. Même répété tous les vingt-cinq ans c'est une grâce exceptionnelle dans une vie d'adulte. Ne la négligeons donc pas quand, alors que tant parmi nous, non seulement parmi les anciens, mais encore hélas ! parmi les jeunes — la mort ne regarde pas l'âge — n'auront plus une occasion aussi favorable des miséricordes de Dieu.

Que 1950 soit pour nous tous l'année sainte et croyez qu'elle sera, par là même, l'année bonne et heureuse. Ainsi soit-il.

## FETE DE L'EPIPHANIE

### L'ADMIRABLE FOI DES MAGES

Mes frères,

L'épisode de la visite des Mages à Bethléem poserait une foule de petits et grands problèmes qui intéresseraient notre curiosité.

Quels étaient ces Mages ? Des rois, des savants, des magiciens ? A-t-elle raison la vieille tradition populaire qui a fait de l'Epiphanie la fête des rois ?

D'où venaient-ils ? Etaient-ils Persans, Chaldéens ou Arabes ? Pour les juifs, l'Orient commençait au-delà du Jourdain et de la mer Morte. Ces Mages pouvaient être de tous proches voisins.

Et surtout que fut cet astre mystérieux qui les mit en route ? Une planète, une étoile, une comète ? Ou bien quelque météore mystérieux lancé spécialement par Dieu dans le ciel, réel ou apparent ?

« Qui pourrait le dire, et que sert aussi que nous le disions ? » remarque justement Bossuet (*Elévations sur les mystères*, XVIII[e] sem., 3[e] élév.).

Ce qui sert à notre instruction et à notre avancement religieux, c'est l'exemple de foi admirable que nous donnent ces premiers païens appelés à reconnaître et à adorer, dans l'enfant qui vient de naître, le Fils de Dieu fait homme pour sauver le monde. A eux aussi pouvait s'appliquer la parole de Jésus devant la confiance en sa puissance de certains païens : « En vérité, je n'ai pas trouvé une si grande foi en Israël. » La foi des Mages, mise pourtant à rude épreuve, ne se dément pas un instant : *au départ, en chemin, au but*, elle reste inébranlable.

Suivons-la à toutes ces étapes, afin de fortifier notre foi contre le scandale de l'incrédulité, de l'indifférence, de l'ignorance.

#### I. — *Au départ*

Une antique prophétie (Nombres, XXIV, 17) disait : « Une étoile sort de Jacob et un sceptre s'élève d'Israël ». A y regarder de près, c'était le Messie lui-même qui était ainsi annoncé sous l'image d'une étoile. Mais l'interprétation courante alors en Palestine voulait qu'une étoile inconnue jusqu'alors serait le signe de l'apparition du Messie promis. En dehors de la Palestine, par les Juifs émigrés, et surtout dans les contrées limitrophes, par le voisinage des Juifs, la prophétie de Balaam n'était pas ignorée. Aussi, à l'apparition dans le ciel d'une nouvelle étoile, les Mages voient la réalisation des temps annoncés. Ils décident d'aller porter leurs hommages à ce libérateur attendu.

Leur décision dut faire sourire les sceptiques. Bien vieille prophétie que celle de Balaam. N'est-ce pas plutôt un dicton de ces Juifs crédules ? Et puis ces Mages ont-ils bien vu ou n'ont-ils pas plutôt rêvé ? Ceux qui furent mis dans la confidence de leur projet durent en faire des gorges chaudes ou les prendre en pitié.

Mais sans doute l'apparition de l'étoile mystérieuse n'était que le signe extérieur. Intérieurement la grâce de Dieu en avait révélé à ces païens la signification et l'appel. La foi leur avait été donnée d'en haut, la foi qui est un don de Dieu. »

Leur mérite, ce fut d'accueillir, de garder, de sauver dans leur cœur ce don de la foi en face de l'incrédulité de leurs amis et de leurs compatriotes : « Ils allaient vers un mirage. Ils reviendraient au pays sans avoir rien trouvé. On rirait de leur naïveté et de leur déconvenue ». Toutes ces réflexions entendues n'ébranlèrent pas leur foi au signe de Dieu et à sa parole intérieure : ils décidèrent de partir.

Dans cette foi généreuse des Mages qui se mettent en route, nous devons trouver une leçon, un exemple, un stimulant devant les plaisanteries ou les moqueries des incroyants. Comme les compatriotes des Mages, « ils ne croient que ce qu'ils voient ». Ils exigent non seulement la lueur d'une étoile, mais la pleine clarté du jour. C'est par trop ignorer ce qu'est la foi : l'adhésion de notre esprit justement à ce que nous ne voyons pas, sous la grâce de Dieu, dès là que notre raison possède par ailleurs la preuve que cela est de Dieu. Notre-Seigneur dira à S. Thomas :

« Tu as vu et tu as cru ; bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru ». Ce que l'on voit, ce que l'on comprend, ce qu'on peut démontrer n'est pas l'objet de la foi, mais de la science ; croire, c'est donner sa foi à ce qui nous dépasse, à ce que nous ne pouvons atteindre, à ce dont nous ne savons l'existence que par la révélation de Dieu : le mystère de la T. S. Trinité, le mystère de l'Eucharistie : Notre-Seigneur présent sous les apparences du pain et sa chair nourriture de nos âmes ; le mystère de notre filiation divine, la grâce sanctifiante dans nos âmes qui fait de nous les fils de Dieu ; sûrs d'autre part que ces vérités supérieures nous ont été enseignées par Celui qui est la vérité, qui ne peut ni se tromper ni nous tromper.

II. — *Sur le chemin*

Voici nos voyageurs arrivés à Jérusalem, la capitale de la Judée.

Un autre scandale pour leur foi, et sans doute plus grand, c'est l'ignorance, le sommeil, l'indifférence de la ville. Ils s'attendent à trouver une population en pleine effervescence dans l'attente proche du Messie promis : car ces Juifs sont les dépositaires de la promesse, eux qui ont propagé hors de leurs frontières la prophétie, eux par qui et pour qui d'abord vient ce libérateur. Et à Jérusalem on ne sait rien, on ne peut les renseigner, ce sont eux qui alertent les premiers la population.

C'est même un étranger qui va les mettre sur la voie, Hérode, le représentant de Rome. Prévenu par sa police que des Orientaux répandent la rumeur de la naissance d'un roi des Juifs et enquêtent sur son domicile, il convoque immédiatement quelques princes des prêtres au courant des traditions religieuses pour s'informer du pays natal de ce soi-disant roi, dont il prend déjà ombrage. Et sur leur indication en faveur de Bethléem, il fait appeler secrètement les Mages, les interroge personnellement sur ce qu'ils ont vu, et les dirige vers Bethléem : « Allez à Bethléem et tâchez de découvrir l'enfant ; et quand vous l'aurez trouvé revenez me le dire afin que j'aille l'adorer à mon tour. »

Ils s'en vont en éclaireurs. On ne voit pas, dans l'Evangile, que des gens de Jérusalem aient eu seulement la pensée et le désir de les accompagner pour saluer avec eux le Messie attendu. Ils ont mis la ville en émoi par cette nouvelle, nous dit S. Matthieu, et personne ne se dérange, pas même ces scribes au courant des prophéties qui viennent de renseigner Hérode sur la grandeur promise à Bethléem de Juda : « Et toi, Bethléem, pays de Juda, tu n'es pas le moindre des princes de Juda, car de toi naîtra un chef qui gouvernera mon peuple d'Israël. »

Ainsi, ils n'avaient plus revu l'étoile prophétique, Jérusalem n'était au courant de rien, pas un des compatriotes de ce Messie ne se décidait à les suivre, et pourtant, devant cette indifférence, ils poursuivent leur voyage, inébranlables dans leur foi magnifique en la venue du Sauveur du monde.

Apprenons des Mages qui enquêtent à Jérusalem à garder notre foi vive et ardente au milieu de l'indifférence pratique de tant de baptisés. Le scandale pour cette foi, ce ne sont pas seulement les dénis et les plaisanteries des incroyants : après tout ce sont des incrédules et nous ne pouvons attendre autre chose de leur part. Mais quel étonnement d'abord, quelle excuse ensuite si nous en subissons l'influence, que l'indifférence de tant de chrétiens de nom aux splendides réalités de leur foi : au trésor de la grâce sanctifiante qu'ils ont reçue au baptême et qu'ils sacrifient au péché, à la présence du Christ au milieu d'eux dans leurs églises et pour laquelle ils ne se dérangent même pas, aux vérités de l'Evangile qui devraient être la substance même de leur pensée et qu'ils ne lisent même pas. Car ce n'est que trop vrai encore aujourd'hui : « il est venu parmi les siens et les siens ne l'ont pas reçu. »

III. — *Au but*

La foi admirable des Mages reçoit une première récompense. « Voici que l'astre vu par eux en Orient les précédait jusqu'au-dessus du lieu où était l'enfant. En voyant l'étoile ils furent remplis d'une grande joie ». Ainsi plaît-il à Dieu d'aider la faiblesse de notre foi qui chemine dans l'ombre et l'obscurité.

Mais quelle nouvelle tentation les attendait en arrivant à Bethléem ! Quelle déconvenue pour des âmes moins dociles aux mouvements de la grâce ! Quelle déception pour des orgueilleux ou des ambitieux qui n'auraient rêvé que de grand apparât ! « Etant entrés dans la maison, ils trouvèrent l'enfant avec Marie sa mère ».

Quelle fut leur impression ? Non, vraiment ! rien ici qui annonçât un roi, encore moins le roi des rois.

— Ni la maison. Sans doute ce n'était plus la grotte où les bergers étaient venus adorer l'enfant. Depuis, Joseph avait eu le temps d'aviser et la foule venue pour le recensement s'était écoulée. Mais certainement cette maison n'était pas un palais.

— Ni la Mère. Nous l'imaginons et légitimement la plus belle des femmes comme son Fils le plus beau des hommes : n'est-ce pas surtout le reflet de l'âme sur le visage et l'attitude qui donne à un être sa véritable beauté et son charme irrésistible ? Mais si cette mère a une beauté de reine, bien modeste est sa condition. Et si son époux et elle sont de race royale, vraiment ce sont des descendants socialement bien déchus.

— Ni l'enfant. Il est tout pareil aux autres. Il semble encore plus misérable dans le berceau d'emprunt où il repose. S'il doit régner un jour sur Israël, qui vivra verra ; mais pour l'instant il n'y a point de cour qui l'entoure.

Encore une fois, humainement, toutes les apparences vont à rebuter leur foi. Qu'ils soient princes, savants ou magiciens, il y a là tentation de plus à incrédulité. Leur mentalité doit être complètement déroutée.

Et pourtant, l'Evangile l'écrit : « *Tombant à genoux, ils l'adorèrent* ». Ils l'adorèrent, non seulement comme on se prosterne en signe de respect devant un homme élevé en dignité. Ils l'adorèrent véritablement, comme un être surhumain, comme Dieu et Souverain Maître de toutes choses, ainsi qu'en témoigne cet encens qu'ils lui offrent et qu'on réserva toujours à la divinité.

Sans doute ils se souvenaient de l'étoile réapparue à leur sortie de Jérusalem et qui les précéda jusqu'au lieu où était l'enfant ; sans doute Dieu les éclairait intérieurement, comme il les éclaira sur les arrière-pensées d'Hérode ; sans doute la T. S. Vierge fut près d'eux l'interprète du mystère qui s'accomplissait. Mais les apparences ne s'accordent point à ces prodiges et à ces lumières. Et l'admirable de

leur conduite, c'est qu'ils s'attachent à cette lumière intérieure plutôt que de céder aux apparences.

Et c'est la foi dont nous avons tant besoin, quand malgré les affirmations de l'Evangile, il nous semble que Dieu n'exauce pas nos prières, qu'il nous laisse en pleine lutte sans nous faire sentir son secours, qu'il paraît, en un mot, nous abandonner, lui qui est notre Père.

* *

Devant l'arrivée des Mages dans nos crèches traditionnelles, ne nous arrêtons donc pas, comme des enfants, à nous émerveiller seulement devant cette caravane bariolée qui vient peupler la scène.

A genoux devant cette crèche, c'est le moment de refaire par l'intercession et par les mérites des saints rois mages, la prière de l'homme de l'Evangile : « Je crois, Seigneur, mais venez en aide à la faiblesse de ma foi ».

Fortifiez-la contre les objections, les sarcasmes, les blasphèmes des incroyants qui peut-être parfois jetteraient le doute dans mon âme.

Fortifiez-la contre le scandale de l'apathie de vos fidèles et de mes propres illogismes ; dans nos pensées, dans nos désirs, dans nos vies, nous sommes si semblables aux autres, alors que notre foi devrait nous transformer.

Fortifiez-la contre tant d'apparences qui la contredisent : ce mal, par exemple, ces malheurs, ces souffrances, ces douleurs qui s'abattent sur tant d'innocents et qui font dire aux impies : « S'il y avait un bon Dieu, cela ne serait pas ! »

Au cours de mon voyage ici-bas, donnez-moi cette foi des Mages toujours fidèle à elle-même malgré tant de tentations, de leur départ d'Orient à leur arrivée à Bethléem où ils vous adorèrent.

## ENTRETIENS SUR L'ACTION CATHOLIQUE

### XLIII

### L'Action Catholique et Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus [1]

#### SAINTE THÉRÈSE MODÈLE ET PATRONNE DE L'ACTION CATHOLIQUE

...[Le patronage de Ste Thérèse] nous enveloppe; nous ne pouvons y échapper. Aussi bien vais-je développer ces quatre points : 1º Nous voulons en tenir compte de plus en plus ; 2º Nous estimons qu'il nous est excellent de suivre la voie que nous a tracée Ste Thérèse si nous voulons que notre action soit féconde ; 3º Nous entendons mettre en lumière son message spirituel ; 4º Nous décidons de nous confier totalement à elle.

I. — *Estime pour ce patronage*

Militants de l'Action Catholique, prenez une conscience aiguë de ce fait que *vous ne pouvez pas ne pas tenir compte de Ste Thérèse dans votre apostolat organisé. Pourquoi ?* Le Seigneur l'a placée sur votre chemin ; il l'a envoyée au-devant de vous, lumineuse, souriante, les bras chargés de roses. Il l'a donnée pour patronne à la France. « J'aime la France, ma patrie, disait-elle : je veux lui conserver la foi ! » C'est sa mission : pour la remplir, elle a reçu des pouvoirs et des moyens d'action étendus : elle est du même coup chargée de veiller sur l'Action Catholique française.

Comprenez alors, vous qui aimez la France et qui avez aussi pour mission de lui conserver la foi, que vous ne pouvez vous passer de sa nouvelle Patronne.

Bien plus, elle met à la disposition des âmes le dynamisme d'une vie spirituelle accessible à tous et féconde en fruits de salut.

Nous estimons donc qu'*il nous est excellent de suivre la voie que nous a tracée Ste Thérèse* si nous voulons que notre action soit féconde. Le Saint-Père vous le demande : à vous militants, responsables des âmes. Lisez plutôt ce qu'il vient d'écrire à ce sujet dans cette lettre qu'il a bien voulu adresser à S. E. Mgr l'Evêque de Bayeux à l'occasion du Congrès : « Plusieurs s'imaginent que c'est là une voie spéciale réservée à des âmes innocentes de jeunes novices, pour les guider seulement dans leurs premiers pas, et qu'elle ne convient pas à des personnes déjà mûries qui ont besoin de beaucoup de prudence, étant donné leurs grandes responsabilités. C'est oublier que Notre-Seigneur lui-même a *recommandé cette voie* à tous les enfants de Dieu, même *à ceux qui ont*, comme les apôtres qu'il formait, *la plus haute des responsabilités :* celle *des âmes.* »

Elevons donc nos yeux vers vous, ô Thérèse de l'Enfant-Jésus. Apôtre formidable qui convertissez chaque jour plus d'âmes que n'en convertissent plusieurs Missions, et demandons à votre cœur de nous livrer son secret.

Ecoutez sa réponse : « Mon secret, *ma voie, c'est l'Amour* ».

*Amour immense* qui a trouvé son perfectionnement dans *l'esprit d'enfance* qui étend *sa charité à toutes créatures* et qui les *veut sauver par la croix,* en victime.

Reprenons, si vous le voulez bien, ces différents aspects de cet amour total, pour nous en faire l'application.

II. — *Excellence du message thérésien*

A. — UN AMOUR IMMENSE. — Dans son livre *Introduction à la spiritualité de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus,* M. l'abbé Combes écrit : « Il n'est personne, en effet, pour qui Thérèse de l'Enfant-Jésus ne soit la sainte de l'amour. Impossible d'écire ou de parler sur elle, impossible de penser à elle ou de la prier, sans se la représenter toute pénétrée d'amour et comme une distributrice d'amour. Sa vie, sa vertu, tout en elle paraît l'œuvre de l'amour. Et c'est vrai. Toute la vie de Ste Thérèse de l'Enfant-Jésus est, selon sa propre expression, « un cantique de l'amour ».

« Ma vocation, écrira-t-elle, enfin, je l'ai trouvée ! *Ma vocation c'est l'Amour ! Dans le cœur de l'Eglise, ma Mère, je serai l'Amour.* »

Et encore :

« Jésus ! Je voudrais tant l'aimer, l'aimer comme jamais il n'a été aimé !... O Verbe, ô mon Sauveur, c'est toi l'Aigle que j'aime et qui m'attires... Ah ! pour toi, je le sais, les saints ont fait aussi des folies, ils ont fait de grandes choses, puisqu'ils étaient des

[1] Discours prononcé au Congrès national thérésien, à Lisieux, en septembre 1947, par S. E. Mgr COURBE Secrétaire général de l'Action Catholique française.
Texte publié dans les *Annales de Ste Thérèse de Lisieux*, octobre 1949, *Etudes et Documents*. Nous la reproduisons presque intégralement, en ajoutant titre et sous-titres.

aigles ! Moi, je suis trop petite pour faire de grandes choses, et ma folie c'est d'espérer que ton amour m'accepte comme victime. »

Alors elle va s'offrir solennellement, en ce 9 juin 1895, par cet acte d'offrande demeuré célèbre, comme « victime d'holocauste à l'Amour miséricordieux ».

Cet amour du don d'elle-même, elle l'étend à Marie : « Toi qui vins me sourire au matin de ma vie, viens me sourire encore. Mère, voici le soir ! » — à l'église : « J'aime l'Eglise, ma Mère, je me souviens que le plus petit mouvement de pur amour lui est plus utile que toutes les autres œuvres réunies ensemble. »

C'est l'intensité de cet amour qui a été canonisée.

Voilà ce qu'il nous faut : que l'amour de Dieu nous envahisse ; qu'il soit la cause, l'instrument et la fin de nos actes.

Que Ste Thérèse aide nos militants à n'agir que pour Dieu par pur amour dans un esprit de désintéressement total à l'exclusion de tout intérêt personnel, de tout égoïsme, de toute vanité ou simplement d'un plat et paresseux conformisme. Comme notre Action Catholique serait pure, unie, féconde, heureuse !

Et puisque nous ne savons pas assez aimer, grande Sainte, aimez pour nous ! Vous nous l'avez promis, n'avez-vous pas écrit ces paroles : « Les œuvres éclatantes me sont interdites. Je ne puis prêcher l'Evangile, verser mon sang, qu'importe ! Mes Frères travaillent à ma place, et moi, petit enfant, je me tiens tout près du trône royal, *j'aime pour ceux qui combattent.* » Elle aime pour vous, militants !

B. — Cet amour a trouvé en Thérèse son perfectionnement dans l'esprit d'enfance... — Elle a voulu être et demeurer « petite ». Ecoutons-la :

« L'unique chemin... c'est l'abandon du petit enfant qui s'endort sans crainte dans les bras de son Père : Si quelqu'un est tout petit, qu'il vienne à moi. Ah ! cette sainteté-là me paraît la plus vraie, la plus sainte ; c'est celle-là que je désire, car il ne s'y rencontre aucune illusion... Etre petit, rester petit, c'est reconnaître son néant... Je suis trop petite maintenant pour avoir de la vanité, trop petite encore pour savoir tourner de belles phrases afin de laisser croire que j'ai beaucoup d'humilité. J'aime mieux convenir simplement que le Tout-Puissant a fait en moi de grandes choses ; et la plus grande c'est de m'avoir montré ma petitesse, mon impuissance à tout bien... Vous m'appelez « petite Thérèse »... Etre petit c'est encore ne point s'attribuer à soi-même les vertus qu'on pratique, se croyant capable de quelque chose, mais reconnaître que le bon Dieu pose ces trésors de la vertu dans la main de son petit enfant pour qu'il s'en serve quand il en a besoin ; mais c'est toujours le trésor du bon Dieu. Enfin, c'est ne point se décourager de ses fautes, car les enfants tombent souvent, mais ils sont trop petits pour se faire beaucoup de mal... La voie de l'enfance spirituelle c'est le chemin de la confiance et du total abandon. Je veux leur enseigner les petits moyens qui m'ont si parfaitement réussi, leur dire qu'il n'y a qu'une seule chose à faire ici-bas : jeter à Jésus les fleurs des petits sacrifices. Le prendre par des caresses ; c'est comme cela que je l'ai pris et c'est pour cela que je serai si bien reçue... Je devais passer par bien des creusets avant d'atteindre le refuge de la paix, avant de goûter les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour... Je ne sais plus rien demander avec ardeur excepté l'accomplissement parfait de la volonté de Dieu sur mon âme ! »

Que de leçons pour nos militants d'Action Catholique ! Chaque terme devrait être repris et médité. Chaque attitude pourrait être proposée en exemple. Mais laissons le Saint-Père lui-même dégager les leçons qui nous conviennent :

« Cette voie d'enfance, écrit-il à S. E. Mgr l'Evêque de Bayeux, si on l'entend bien, nous rappelle donc *la simplicité* supérieure de l'âme qui va droit à Dieu, avec une *intention très pure.* Elle nous redit l'importance de l'*humilité* qui porte à demander la grâce de Dieu, puisque sans lui nous ne pouvons rien faire dans l'ordre du salut. Agissons donc avec une intention très pure, les yeux fixés sur notre Père du ciel ; *reconnaissons notre impuissance* à tout bien ; pratiquons l'humilité dans les succès comme dans les revers. On pratique souvent plus facilement l'humilité pour soi qu'on ne la pratique pour le Mouvement auquel on appartient. Entendons S. Vincent de Paul nous parler de sa « petite Compagnie ». Savoir aussi *s'abandonner à Dieu* pour les résultats, *ne pas s'inquiéter.* Alors nous connaîtrons peut-être aussi « les fruits délicieux de l'abandon total et du parfait amour. »

« La voie d'enfance spirituelle, poursuit le Saint-Père, nous fait éviter le danger de cet « *activisme* » tout naturel et excessif qui empêche de réfléchir intérieurement et de prier et qui ne saurait produire les fruits surnaturels de sanctification et de salut. »

Très grave danger, en effet, que cet activisme. Nous le connaissons bien. Ne risquerait-on pas, si l'on n'y prenait garde, de faire de l'Action Catholique une sorte de *business* où tout semble dépendre des qualités naturelles et des moyens humains, où l'âme se durcit dans une vaine complaisance en elle-même, en ses méthodes, où celui qui n'est pas du système en viendrait à être considéré avec une dédaigneuse pitié.

« Enfin, dit le Saint-Père, l'enfant de Dieu, s'il est simple avec Dieu et les saints, est aussi, sous l'inspiration du don de conseil, *très prudent* avec ceux en qui on ne saurait avoir confiance. Et s'il a conscience de sa faiblesse, il est aussi *très ferme* par le don de force lorsqu'il faut persévérer au milieu des plus grandes difficultés. Il se rappelle la parole de S. Paul : « *Cum enim infirmor, tunc potens sum* (II Cor., XI, 10), lorsque je suis faible c'est alors que je suis fort, car c'est en Dieu seul que je mets ma confiance. »

Etre fort c'est poursuivre inlassablement son effort malgré le flot pressé des épreuves intérieures et extérieures, malgré les incompréhensions, les dérobades, les mépris des mauvais, des indifférents ou des bons. Etre fort c'est ne jamais se décourager ; c'est continuer ce que l'on a commencé puisqu'après tout c'est pour Jésus seul qu'on agit. Etre fort c'est savoir sourire à Dieu d'un sourire d'amour lorsque rien ne va plus.

L'esprit d'enfance c'est encore la pratique de l'obéissance et notamment la volonté d'une *dépendance totale vis-à-vis de l'Eglise.* Ecoutez Ste Thérèse : « J'aime l'Eglise, ma Mère ; je serais prête pour la défendre à verser tout mon sang. » Tel est bien le sentiment de nos militants de l'Action Catholique. Ils réalisent avec acuité que leur action catholique n'est pas autre chose sinon leur « collaboration à l'apostolat de la Hiérarchie », le mot est de Pie XI. Aussi bien aiment-ils l'Eglise, sont-ils dévoués à la Hiérarchie, placent-ils au centre de leur sollicitude toutes les préoccupations qui animent le cœur du Saint-Père, comptent-ils parmi les fils les plus soumis et les plus dévoués de leurs évêques. Le jour où la moindre faille se produirait dans ce bloc qui unit l'Action Catholique à la Hiérarchie il ne serait plus question de laïcat, mais de laïcisme.

Ste Thérèse, gardez-nous dans cette disposition et qu'eux aussi, nos militants, puissent à votre suite

proclamer toujours : « J'aime l'Eglise, ma Mère ; je serais prêt pour la défendre à verser tout mon sang. »

L'esprit d'enfance, c'est enfin *la joie*, cette joie supérieure qui dépasse toute science et qui faisait dire à Ste Thérèse : « Je vois toujours le bon côté des choses ; et si le ciel est noir j'en fais ma joie... J'en suis venue à ne plus pouvoir souffrir puisque toute souffrance m'est douce. » C'est la condamnation du zèle amer et triste qui contraint l'âme et blesse la charité. C'est une facilité extraordinaire qui prédispose à la générosité, à la paix, à l'amour ; autant de facteurs essentiels de la fécondité de l'action, puisqu'ils ouvrent les âmes à la sympathie et les prédisposent à l'adhésion.

C. — Amour qui étend sa charité a toutes créatures... — Avec quelle perfection Ste Thérèse l'enseigne-t-elle et la pratique-t-elle :

« La charité fraternelle c'est tout sur la terre. On aime le bon Dieu dans la mesure où on la pratique. »

« Mais lorsque Jésus fait à ses apôtres un commandement nouveau, son commandement à lui, *il n'exige plus seulement d'aimer son prochain, comme soi-même, mais comme il l'aime lui-même,* comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles. O mon Jésus ! Je sais que vous ne commandez rien d'impossible ; vous connaissez mieux que moi ma faiblesse et mon imperfection, vous savez bien que jamais je n'arriverai à aimer mes Sœurs comme vous les aimez, si vous-même, ô mon divin Sauveur, ne les aimez encore en moi. C'est parce que vous voulez m'accorder cette grâce que vous avez fait un commandement nouveau. Oh ! que je l'aime ! puisqu'il me donne l'assurance que votre volonté est d'aimer en moi tous ceux que vous me commandez d'aimer. Oui, je le sens, lorsque je suis charitable, c'est Jésus seul qui agit en moi ; plus je suis unie à lui, plus aussi j'aime toutes mes Sœurs. »

Certes, je puis donner l'assurance que nos militants ont compris cette leçon, car tout leur idéal d'A. C. n'est pas autre chose que l'explicitation de la charité qui emplit leurs cœurs. Cette charité est devenue le levier puissant qui leur permet de s'arracher à tous moments aux appels de leurs intérêts personnels ou de leurs affections les plus légitimes, pour s'élever à la hauteur d'un dévouement qui ne compte avec rien.

Tout de même, comme il est bon de se laisser embraser par cette flamme pure du cœur de Ste Thérèse. Elle leur fait comprendre tout ce qu'il y a de profond, de large, de haut dans cet appel de Jésus à aimer le prochain comme il l'aime lui-même, comme il l'aimera jusqu'à la consommation des siècles.

Voilà qui peut servir de thème de méditation dans des journées de récollection. Quel profit pour l'œuvre de coordination générale de l'ensemble des Mouvements de l'Action Catholique lorsque chacun tenda avant tout à bien interpréter, à comprendre et surtout à aimer.

D. — Charité qui d'un désir ardent, avec une sorte de passion veut sauver les ames et se rend experte en l'art de les conduire. — Car c'est bien *l'amour qui est la source de son apostolat.*

« Lorsqu'une âme (ô Jésus) s'est laissée captiver par l'odeur enivrante de vos parfums, elle ne saurait courir seule, *toutes les âmes qu'elle aime sont entraînées à sa suite ;* c'est une conséquence naturelle de son attraction vers vous ! De même qu'un torrent entraîne après lui, dans les profondeurs des mers, ce qu'il rencontre sur son passage ; de même, ô mon Jésus, l'âme qui se plonge dans l'océan sans rivages de votre amour attire après elle tous ses trésors ! Seigneur, vous le savez, ces trésors pour moi ce sont les âmes qu'il vous a plu d'unir à la mienne ; ces trésors, c'est vous qui me les aviez confiés. »

Sans doute sera-t-elle *apôtre à la manière contemplative :*

« Notre vocation à nous, ce n'est pas d'aller moissonner dans les champs du Père de famille ; Jésus ne nous dit pas : Baissez les yeux, moissonnez les campagnes ; notre mission est plus sublime encore. Voici les paroles du divin Maître : « Levez les yeux et voyez... » ; voyez comme dans le ciel il y a des places vides, c'est à vous de les combler... Vous êtes mes Moïse priant sur la Montagne ; demandez-moi des ouvriers et j'en enverrai ; je n'attends qu'une prière, un soupir de votre cœur ! L'apostolat de la prière n'est-il pas, pour ainsi dire, plus élevé que celui de la parole ? C'est à nous de former des ouvriers évangéliques qui sauveront des milliers d'âmes dont nous deviendrons les mères : qu'avons-nous donc à envier aux prêtres du Seigneur ? »

Sans doute orientera-t-elle plus particulièrement son zèle *vers le sacerdoce :* « Céline, pendant les courts instants qui nous restent, sauvons des âmes ; je sens que notre Epoux nous demande des âmes, des âmes de prêtres, surtout. C'est lui qui veut que je te dise cela. »

Mais son âme est si aimante que les buts qu'elle se propose dépassent les étroites limites du temps. C'est l'annonce prophétique que l'Esprit-Saint place sur ses lèvres et qui donne à sa mission *une note d'éternité :*

« Je sens que ma mission va commencer : ma mission de faire aimer le bon Dieu comme je l'aime, de donner ma petite voie aux âmes. Si mes désirs sont exaucés, mon ciel se passera sur la terre jusqu'à la fin du monde... « *Oui, je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre*. Ce n'est pas impossible : puisqu'au sein même de la vision béatifique, les anges veillent sur nous. Non je ne pourrai prendre aucun repos jusqu'à la fin du monde, et tant qu'il y aura des âmes à sauver ; mais lorsque l'Ange aura dit : « Le temps n'est plus ! » alors je me reposerai, je pourrai jouir, parce que le nombre des élus sera complet et que tous seront entrés dans la joie et dans le repos. Mon cœur tressaille à cette pensée. »

La voilà donc qui nous offre la grande leçon d'un apostolat fruit de l'amour. Mais *comment envisage-t-elle son exercice ?* Laissons-la parler :

« Aussitôt que je pénétrai dans le sanctuaire des âmes, je jugeai du premier coup d'œil que la tâche dépassait mes forces... Me plaçant bien vite dans les bras du bon Dieu, j'imitai les petits bébés qui, sous l'empire de quelque frayeur, cachent leur tête blonde sur l'épaule de leur père, et je dis... Seigneur, vous le voyez, je suis trop petite pour nourrir vos enfants ; si vous voulez leur donner par moi ce qui convient à chacun, remplissez ma petite main ; et, sans quitter vos bras, sans même détourner la tête, je distribuerai vos trésors à l'âme qui viendra me demander sa nourriture. Lorsqu'elle la trouvera à son goût, je saurai que ce n'est pas à moi, mais à vous qu'elle la doit ; au contraire, si elle se plaint et trouve amer ce que je lui présente, ma paix ne sera pas troublée, je tâcherai de lui persuader que cette nourriture vient de vous, et me garderai bien d'en chercher une autre pour elle. »

Quelle leçon ! Ne vous semble-t-il pas que tout s'y trouve : le *sentiment de notre incapacité*, le *recours confiant au Seigneur*, *l'union à lui*, la conviction que l'apôtre n'est qu'un intermédiaire et que *c'est Dieu qui donne :* rappel approprié de la parole de l'Apôtre par excellence, Notre-Seigneur : « Le

Père, qui demeure en moi, accomplit lui-même les œuvres que je fais. »

Humilité, certes, mais aussi *ténacité* et *force* :

« Rien n'échappe à mes regards. Souvent je suis étonnée d'y voir si clair... Les petits agneaux peuvent dire tout ce qu'ils voudront : dans le fond, ils sentent que je les aime d'un très grand amour... Je suis prête à donner ma vie pour eux. Et mon affection est si pure que je ne désire même pas qu'il la connaissent. Jamais, avec la grâce de Dieu, je n'ai essayé de m'attirer leurs cœurs... Si je ne suis pas aimée, tant pis !... Il faut être bon, pardonner, mais il ne faut pas que la bonté dégénère en faiblesse... »

« Il faut lutter ! Lutter jusqu'au bout ! Même sans espoir de vaincre ! Même en pleine défaite ! Jusqu'à la mort ! ». « Combattons sans relâche ! même sans espoir de gagner la bataille ! Qu'importe le succès ! Allons toujours, quelle que soit la fatigue de la lutte. Ne disons pas : « Je n'obtiendrai rien de cette âme ; elle ne comprend pas, elle est à abandonner ». Oh ! ce serait de la lâcheté ! Il faut *faire son devoir jusqu'au bout !* »

A une novice qui se décourageait de ses imperfections :

« Vous me faites penser à un petit enfant... qui ne sait pas encore marcher. Voulant atteindre le haut d'un escalier... il lève son petit pied pour atteindre la première marche... Peine inutile ! Il retombe toujours... Eh bien, soyez ce petit enfant ! Par la pratique de toutes les vertus, levez toujours votre petit pied pour gravir l'escalier de la sainteté. Et ne vous imaginez pas que vous pourrez monter même la première marche. Non. Mais le bon Dieu ne demande de vous que de la bonne volonté. Le chemin, ce n'est pas vous qui le ferez, c'est lui. Du haut de cet escalier, il vous regarde avec amour. Bientôt, vaincu par vos efforts inutiles, il descendra lui-même, et vous prenant dans ses bras, vous emportera... Mais si vous cessez de lever votre petit pied, il vous laissera longtemps sur la terre. »

Il est à peine besoin d'insister sur l'enseignement qui se dégage de ces textes. Nos militants y trouveront, à condition de les méditer sous le regard bon mais ferme de Ste Thérèse, une lumière extraordinaire en ce qui concerne la conduite des âmes, *notamment ce désintéressement absolu* à l'égard de tout ce que l'on pourra penser à leur sujet, cette *volonté d'animer les âmes* auxquelles on s'intéresse, *à l'effort* quoi qu'il en coûte, cette attention extraordinairement pure et délicate *à ne point rechercher leur affection pour s'y complaire*, en un mot, le vrai amour.

E. — Charité thérésienne qui sait, de science et d'expérience vécue, que les ames s'achètent par la souffrance, par la croix, par l'holocauste suprême. — C'est ce que le Saint-Père met admirablement en lumière dans sa lettre à S. E. Mgr l'Evêque de Bayeux :

« Il ne faut pas perdre de vue la grande sagesse de cette petite Sainte, son intelligence pénétrante des choses de Dieu, ses souffrances intérieures, héroïquement supportées et qui la conduisirent à une très intime union à Dieu. On voit par sa vie que la *voie d'enfance spirituelle*, telle qu'elle l'a conçue sous l'inspiration du Saint-Esprit, *mène les âmes aux actes les plus difficiles* et les plus élevés, comme *à l'offrande totale* d'elle-même pour féconder l'apostolat des missionnaires et travailler effectivement à la conversion des pécheurs. »

C'est ce qu'explique si bien M. l'abbé Combes :

« Thérèse met entre nos mains la clef qui nous ouvre le secret de son Carmel et de sa radieuse éternité. Si elle a renoncé à l'action directe de l'apostolat ordinaire, c'est pour les deux raisons coordonnées qu'elle voulait sauver les âmes, surtout en sanctifiant les sauveurs de profession, et que Jésus lui avait fait comprendre que *c'est par la Croix qu'il lui donnerait des âmes*. Voilà ce qui explique l'amour inlassable qu'elle témoigne pour la souffrance, et qu'on n'a pas toujours très bien compris. *Sa vocation est une vocation à la croix*. Appelée par Jésus à recueillir et à répandre le Sang du salut, elle n'a pas tardé à se rendre compte qu'il ne s'agissait pas d'une collaboration extérieure, mais d'une participation intérieure et personnelle aux souffrances rédemptrices. De là des phrases aussi révélatrices que celle-ci, qui pourrait déconcerter plus d'un lecteur mal averti : « Je ne trouvais de consolation ni du côté du Ciel, ni du côté de la terre ; et cependant, au milieu de ces eaux de la tribulation que j'avais appelées de tous mes vœux, j'étais la plus heureuse des créatures... Je n'aurais jamais cru qu'il fût possible de tant souffrir ! Jamais ! Jamais ! Je ne puis m'expliquer cela que par les désirs ardents que j'ai eus de sauver les âmes ! Je ne peux pas respirer, je ne peux pas mourir. Je veux bien encore souffrir. »

Et ces paroles qui furent parmi ses dernières, comme une plainte entrecoupée de sanglots et que sa force d'âme muait en un cri d'espérance : « Eh bien ! Allons ! Allons ! Oh ! je ne voudrais pas moins souffrir ! »

Mais qu'elle nous parle donc elle-même encore une fois. Toute notre âme tendue est là qui l'écoute :

« Un dimanche en fermant mon livre à la fin de la messe, une image représentant Notre-Seigneur en croix glissa un peu en dehors des feuillets ne me laissant voir qu'une de ses mains divines percée et sanglante. J'éprouvai alors un sentiment nouveau, ineffable. Mon cœur se fendit de douleur à la vue de ce Sang précieux qui tombait à terre sans que personne s'empressât de le recueillir : et je résolus de me tenir continuellement en esprit au pied de la Croix pour recevoir la divine rosée du salut et la répandre ensuite sur les âmes. Depuis ce jour, le cri de Jésus mourant : « J'ai soif », retentissait à chaque instant dans mon cœur pour y allumer une ardeur inconnue et très vive. Je voulais donner à boire à mon Bien-Aimé : je me sentais dévorée moi-même de la soif des âmes et je voulais à tout prix arracher les pécheurs aux flammes de l'enfer. »

Son attrait pour la souffrance augmente : au fil des heures elle glane des âmes dans les sillons boueux et sanglants de ce monde, et à quel prix ! Qui pourra jamais le dire ! Chère petite Sœur, exilée volontaire dans une froide cellule, que faites-vous là, debout, les yeux dilatés par la souffrance, le cœur meurtri et troublé, l'âme enténébrée, assoiffée ; des larmes perlent à vos cils, la fièvre déjà vous ronge. Qui vous comprend ? Qui vous console ? Personne ! Le Ciel lui-même est devenu d'airain. Qu'avez-vous fait pour souffrir ainsi ? Vous êtes traitée comme une victime ! *Victime*, en effet, *elle l'est !* Entendez-la le proclamer elle-même :

« O mon divin Maître, n'y aura-t-il que votre justice à recevoir des hosties d'holocauste ? Votre Amour miséricordieux n'en a-t-il pas besoin lui aussi ? De toutes parts il est méconnu, rejeté... les cœurs auxquels vous désirez le prodiguer se tournent vers les créatures, leur demandant le bonheur avec une misérable affection d'un instant, au lieu de se jeter dans vos bras et d'accepter la délicieuse fournaise de votre Amour infini. O mon Dieu, votre amour méprisé va-t-il rester en votre cœur ? Il me semble que *si vous*